

les fidèles s'y rendaient en si grand nombre de l'Orient et de l'Occident, et y puisaient une telle énergie pour confesser le nom de Jésus dans les tourments, qu'en dérobant ce vénérable monument à la lumière du soleil, l'enfer crut véritablement ensevelir, sous le même amas de pierre et de terre, et le sépulcre et le glorieux mystère qui s'était opéré dans son sein.

Sans doute, les malheureuses profanations qui eurent lieu alors au Saint-Sépulcre et au Calvaire, interrompirent forcément ces pèlerinages ; mais une fois l'obstacle levé, les anciens souvenirs se ravivèrent comme une flamme à demi-éteinte, et les routes de Jérusalem qui pleuraient, comme autrefois, de leur solitude, furent plus fréquentées que jamais. Au moment surtout, où Rome, qui avait subjugué tous les peuples, était subjuguée à son tour par les barbares, et tombait sous leurs coups, le Saint-Sépulcre devint le refuge des familles les plus distinguées de l'empire. Elles se consolaient auprès de lui de la spoliation de leurs vastes domaines et de la chute de tout un monde. Dans la chrétienté tout entière, les vœux se tournaient naturellement vers Jérusalem, comme l'aiguille aimantée vers le pôle nord. Chacun se croyait citoyen de cette cité sainte, dont Jésus n'avait voulu prendre possession que par sa croix et son tombeau. On aimait à répéter avec le Prophète : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle fait. Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, et si je ne te mets pas à la tête de tous mes cantiques de joie (1). » En conséquence, riches, pauvres, savants, ignorants, princes, sujets, laïques, prêtres, évêques, tous, au moins une fois dans leur vie, voulaient prendre en main le bourdon de pèlerin, et coller amoureusement leurs lèvres sur la pierre du Saint-Sépulcre. Les caravanes se composaient souvent de plusieurs milliers de pèlerins. Les dangers de la mer, les dangers plus grands encore de la terre, rien ne les rebutait, rien ne les arrêtait. Chaque siècle nous a laissé des relations de ces voyages sacrés.

Plus les relations se rapprochent du x<sup>e</sup> siècle, plus elles s'assombrissent. Sous Hachem, surtout, les pèlerins étaient soumis à des vexations sans nombre, et la position, même des chrétiens du pays, était intolérable. Rentrés dans leurs foyers, les premiers faisaient de tristes peintures de l'état d'avilissement dans lequel se trouvait le Saint-Sépulcre. Les maux allaient en s'aggravant.

(1) Ps. CXXXVI, 5, 6, 7.